

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

René WASEM

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1954, tome 52, p. 172-174

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

*« Sombres jours ! M. Monney revenait lentement,
Laisant derrière lui les Mau-Mau's fumants. »*

En fait, les Mo...yens, sous les ordres de leur valeureux chef, effectuèrent, il y a quelque temps, dans leur propre étude, de terrifiants mouvements de masses. Quarante volontaires, parmi lesquels le corpulent Tobie et le svelte Nestor, se présentèrent pour désorienter l'adversaire, en changeant courageusement de place. Et avec une grandeur d'âme ! Ainsi Sulzer qui faisait partie d'un quatuor d'élastiques de premier ordre, céda sans sourciller sa place d'élastiqueur ténor au valeureux de Werra, qui ne tarda pas à faire sauter l'élastique. Les survivants interprétèrent un trio funèbre « à tout casser », puisque le chorus final ne fut repris que par Dami, l'élastiqueur baryton.

Ces mouvements massifs eurent pour effet d'intimider les milieux abbatiaux ; que dis-je, intimider ? terroriser !! on s'assembla, on prit conseil. Un illustre professeur, maître de lui autant que de sa classe, prit la parole : « Je m'élève contre cet aspect unilatéral, superfétatoire et tendancieux du problème. C'est en effet avec ce laisser-aller et cet abandon indignes d'une grande cause que nous avons connu la fin des haricots et le commencement du rutabaga. Nous faisons semblant de ne pas nous apercevoir que nous glissons sur la pente des renoncements dangereux, mais comme le confessait la comtesse de Rambouillet, nous avons tort de reculer devant l'avance de l'ennemi. Il faut agir ! Et il n'y a pas quatre chemins pour arriver au but. Il n'y en a pas trois, ni deux, ni un ! Mais il y en a un autre, et c'est celui-là que nous choisirons. Nous irons au-devant d'un avenir futur, qui marche déjà derrière nous à pas de géant ! »

Ainsi, dans chaque camp, s'amorcèrent les préparatifs du combat.

On adopta la « tactique Bourguinet » qui consiste à surprendre l'adversaire par des incongruités.

Le premier événement fut marquant et menaçant : Maxence, simulat un complexe, déroba les haltères célèbres du non moins célèbre M. Cornut. Et le voilà palpitant, suffoquant, brandissant les lourds engins du parfait athlète, sous l'œil compétent du vénéré Bourdin.

Puis Pointet lui-même reprit l'entraînement, histoire de garder la ligne.

Plus tard les Lycéens timides et réservés montèrent au grand complet à l'assaut du terrain de football sous les ordres de Félix, les uns s'engouffrant aux tribunes pour admirer Félix, les autres sur le terrain pour soutenir Félix. Les grands, ripostant,

se comparèrent, se séparèrent, se préparèrent et parèrent enfin à la première attaque des Lycéens. Félix centre-avant comme il se doit, engagea (légèrement seul), se passant le ballon du pied gauche au pied droit, sous les hurlements enthousiastes d'un public délirant. Seul, Pfammatter, qui côtoyait Félix-le-Führer, se montrait récalcitrant aux charmes de ce dernier et lui hurlait à l'oreille, entre deux feintes : « Passe ! » (feinte du pied gauche accompagné d'un retroussement de l'oreille gauche), « Coule ! passe ! » (feinte de l'oreille droite et du pied droit et vice-versa, question de style). Mais le public lycéen, fortement indigné, hurla à son tour : « Oôôô Félix ! coule pas ! »

Félix-Phénix parvint finalement au drapeau de corner. Toujours légèrement seul, il le dribbla, souriant, franchit la barrière, et shoota allègrement dans le charbon, tandis que les tribunes s'écroulaient d'enthousiasme ! Tout se serait bien passé si, alors que Phénix remontait vers le centre, de son petit pas charmeur, la justice divine n'était pas apparue, fulgurante, sous les traits d'un M. Terraz déchaîné !...

« Les lycéens se ramassent à la pelle... »

Glissons mortels...

Glissons jusqu'au jour du tournoi de Ping-Pong, jour de fête, comme chaque année.

Kalbermatten même se sentait du ventre au cœur et vice-versa, à tel point qu'il sacrifia la moitié de sa barbe rebelle, la moitié située au nord, ou plus exactement du côté de M. Vogel, lequel M. Vogel avait en effet prié le dit Kalbermatten de raser la dite barbe afin qu'il pût voir plus distinctement le fond de l'étude. Nous en étions au tournoi de Ping-Pong ! Les Grands avaient délégué un Défago des grands jours, surentraîné. Et derrière lui, timide, effacé, adorable, muni de probité candide et d'un linge blanc, un Meyer faisait office de manager. Une heure plus tard, ils s'en revinrent, l'orteil bas, l'un derrière l'autre, jurant par S. Darius qu'on ne les verrait plus.

Devant tant de douleur, la lutte pour le congé semblait s'effacer. Perrinkibos, secondé par l'écrasant Rabattoni, fut surpris pendant cette trêve à travailler stoïquement son grec la nuit, à la lueur de quelques bouteilles. Hélas ! un tel bonheur peut parfois lasser et nos deux hellénistes s'enfoncèrent bientôt dans un sommeil des plus laïques. Mais la lune veillait et Rabattoni se réveilla tout à coup, rêvant de verbes irréguliers.

— Tu dormais, chuchota-t-il.

— Non, bâilla Perrin.

— Moi aussi, reprit franchement le héros.

Lyrisme, quand tu nous tiens !

Lyrisme, lyrisme...

C'est poussé par le lyrisme que P'tit Huot se mit soudainement à écrire. Des poèmes qui sortirent de sa plume, il ne nous

en parvint qu'un, dédié au troisième poirier de gauche, à droite en entrant, licitement ou non, dans le verger :

Je t'ai dans les globules.

Ah ! Ah !

Je t'ai dans les cellules.

Ah ! Ah !

Poirier, poires, fleur.

Pommiers, pommes, cœur.

C'est toujours poussé par le lyrisme que Faval entreprit, un certain dimanche pendant l'étude, de jouer avec notre estime d'une part, et du trombone d'autre part.

Un délice. Un régal. D'autant plus que Despond le secondait d'un rythme sûr, à l'aide d'un instrument de sa conception, où se rejoignaient les origines lointaines de la viole et celles plus lointaines encore de l'excentricité croisée avec une fenêtre. Interrogé à ce sujet, Despond répondit : « C'est le premier engin d'une série qui va suivre et que j'ai baptisée " lime à épaisir " : ça fait 5 francs... »

Laissant là notre docteur es-pèse, je me dirigeai du côté des couloirs de notre abbaye, afin d'y trouver le silence. Le silence ! Parlez m'en ! une série de « couics » et de « couacs » attirèrent mon attention et mes pas curieux jusqu'à une porte, jusqu'à un trou dans cette porte, à travers lequel l'aiguillon acéré de la stupéfaction me transperça. Derrière cette porte, MM. Maillat et Berberat se donnaient fébrilement la réplique dans un menuet déchaîné, exprimant au moyen de deux clarinettes par trop célestes, leur sublime innocence.

O abîme de lyrisme ! La musique adoucit les mœurs !

Heureusement les vacances approchaient de plus en plus. Sous un monceau de paperasses, M. Gross senior s'acharnait à force additions, relations et translations purement empiriques, les ponctuait du traditionnel : « Vous savez bien comme je suis ! »

Lors de la Kermesse aux Etoiles, le Père Paul s'était déjà éclipsé, ardemment réclamé par la ville lumière tout entière. On apprit plus tard que l'Abbé Pierre, se promenant dans la rue, entendit une fillette lui demander : « Dites donc, vous ? vous ne seriez pas le Père Paul ? »

Le meilleur remède contre cette fièvre croissante eût été de longues et paisibles vacances ; mais l'immuable tradition nous accorda quelques douze petits jours qui ne réussirent qu'à hausser la température, dès lors infernale...

René WASEM, Hum.